Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 8 (1870)
Heft: 36

Artikel: Dans la saison des roses : [suite]
Autor: Lindenmann, Marie de
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-180928

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

les devoirs les plus sacrés sont souvent oubliés à la table du jeu. On cite des exemples où la passion des échecs fait faire plusieurs lieues de chemin à des joueurs qui se donnent rendez-vous dans quelque café de la ville; et l'on entend souvent, dans les revers du jeu, des jurons sortir de la bouche de personnes de qui l'on serait en droit d'attendre quelque chose de mieux.

Dans la saison des roses.

(D'après l'allemand de Marie de Lindenmann).

II

La voilà, redressant les fleurs qui avaient besoin d'un appui, humant avec délices le parfum des roses, se livrant au bonheur avec tout l'enivrement du jeune âge. Bientôt elle oublia jusqu'au visage courroucé de sa mère ; elle savait bien que tout serait bientôt pardonné.

Plus on s'élève dans une ascension de montagne, plus les bruits de la vie de tous les jours s'effacent; on entre dans une région où l'air est à la fois plus léger et plus pur, et on secoue avec délices les soins de chaque jour, on se jette dans le domaine de la vie idéale. Le gazouillement des oiseaux dans les arbres en fleurs avait quelque chose de si doux, qu'Hélène se mit à chanter avec eux une de ses mélodies favorites, et, il faut bien se le rappeler, la chanson allemande tient peu de compte de la parole, ce n'est pas la chanson railleuse du Français qui, n'osant ni parler ni écrire, se gausse de ses maîtres en couplets goguenards et mordants, où la note musicale n'est, à tout prendre, qu'un passeport pour la parole, une manière de dire : je chante, je ne pérore pas. L'Allemand passe volontiers sur le texte, dont le rythme semble n'être là que pour maintenir la mesure; il s'élance volontiers dans le pays des idées, sa note longue et modulée va chercher un idéal meilleur en dehors et au-delà du monde visible; et tandis que la plupart de nos chansons françaises jureraient à côté du chant des oiseaux, la chanson d'une jeune allemande est une mélodie de plus qui vient se joindre à l'harmonie générale. Voilà ce que nous devions dire à nos lecteurs de la Suisse romande pour avoir notre tableau dans toute sa fraîcheur et dans toute sa réalité.

Arrivée dans la forêt, Hélène trouva l'écarlate, la pourpre des fraises unie au vert tendre des mousses : le nom propre des forêts, c'est majesté. C'est dans les forêts que nos ancêtres, les Druides, allaient chercher le recueillement. On aime, dans nos forêts, à se représenter, dans le Sauvabelin et à Rovéréaz, la taille majestueuse des Druides et des Druidesses avec leur ample tunique en laine blanche, leur ceinture en or ou en acier bruni, leur figure inspirée. Hélène cessa de chanter, la rêverie la prit, ce fut en silence qu'elle remplit son panier. De pas en pas, elle franchit la région boisée, et, sa besogne achevée, prit le chemin du sommet sur lequel se trouvait un plateau garni de jardins. Ici, la vue embrassait un grand horizon.

Ici, encore, des arbres en fleurs et des parterres aux émanations suaves.

Hélène, comme nous avons pu en juger, n'était pas sérieuse de sa nature, mais pourtant elle avait ses moments de mélancolie, et surtout elle était fort impressionnable pour le genre de beautés que nous venons de décrire. Elle s'assit sur un banc ombragé par un vaste pommier, et, de là, regarda, en profonde rêverie, le filet de fumée bleue qui s'échappait des cheminées du village et la pièce d'eau du parc de son père, où les cygnes en nageant laissaient une trace argentée sur le miroir de l'eau. Elle se dit que c'était bien là qu'elle voudrait vivre avec ses parents, ses amies, son frère, en ce moment à l'université.

Comme elle était dans son rêve idéal, auquel le chant du merle prêtait un surcroît de sentiment, une taille d'homme parut accoudée sur le mur de séparation limitant le domaine des Bendorf. C'était le jeune baron Hermann qui la regardait avec autant de calme et de placidité que si l'entrevue eût été parfaitement régulière. Comment cet horrible monstre se trouve-t-il ici? se dit Hélène, prête à pousser un cri d'effroi. N'y a-t-il aucun moyen de lui échapper?

— Bonjour, mademoiselle, lui dit Hermann, en tirant son chapeau, oserais-je solliciter de vous un moment d'entretien ?

Hélène allait répondre non, mais le jeune baron, sans attendre la réponse, franchit lestement le mur et se trouva, d'un bond, à côté d'Hélène bouleversée de surprise.

— Je suis, lui dit-il, fort simple dans mes procédés, et, pour le moment, je procède d'après l'axiome : le chemin le plus court d'un point à un autre, c'est la ligne droite.

— Et vous appelez cela agir en ligne droite? répondit Hélène en rechignant.

— Pourquoi pas? depuis ma propriété, c'est, incontestablement, la ligne la plus droite, tandis que prendre le chemin qui traverse le village eût été un détour. Et pourtant, en réalité, ce n'est point le désir de m'entretenir avec vous qui m'a amené en ces lieux. Je voulais tout simplement, en faisant ma promenade du matin, venir jouir du point de vue que l'on trouve ici, et que j'aime beaucoup. Comme je gravissais, en longeant la muraille, j'ai tout d'un coup entendu la voix suave, fraîche et sereine d'une jeune fille qui associait son chant à celui des oiseaux; cela m'a rappelé le temps si doux de notre première jeunesse... Mais enfin, voici une occasion propice, et qui ne se retrouvera peut-être jamais, de m'entretenir avec vous.

— Tout au contraire, Monsieur, c'est bien le moment le plus défavorable, dit Hélène dont le cœur palpitait d'angoisse : « Maman attend les fraises, qu'elle se propose d'apprêter pour dîner. » Et Hélène, se levant de son banc, prit le chemin de la maison.

— S'il ne s'agit que du dîner, vous avez du temps de reste devant vous, à peine est-il sept heures du matin. Sans mon arrivée, vous auriez certainement prolongé ici vos méditations. Bref, il faut que je vous parle. Moi, le farouche Hermann, je me trouve dans une position dont vous seule, douce Hélène, pouvez me tirer.

— Oh ! en cela, vous vous trompez grandement, répondit Hélène, de plus en plus troublée, ne pensez pas que j'aie en mains...

— Votre main ! voilà précisément le fond de la question, s'écria Hermann ; représentez-vous donc que ma mère et vos parents désirent nous unir par les liens du mariage !

— Ah dieux ! je ne le sais que trop ! répondit Hélène prête à pleurer.

— Eh bien ! j'ai pensé de suite, et vous le voyez parfaitement vous-même, que la chose ne se peut pas.

Ces paroles soulagèrent d'un grand fardeau le cœur d'Hélène, qui, surprise de la tournure inattendue que prenait tout à coup cette affaire, regarda Hermann avec de grands yeux étonnés, et fut sur le point de lui répondre : « Pourquoi donc pas ?

— Je suis devenu passablement original, en parcourant l'Europe, poursuivit Hermann ; j'adore la liberté, l'indépendance et l'étude. Je ne songe nullement à me marier. Tandis que vous qui êtes jeune, belle et riche, il vous faut un mari qui...

— Non, non, interrompit vivement Hélène. Je ne veux point de mari ! J'aspire à jouir de ma jeunesse en toute paix, en toute gaîté, et surtout en toute liberté, c'est assez dire que je ne veux point entendre parler de mariage.

— Et mais, voilà qui est adorable ! s'écria Hermann ; ainsi nous nous entendons en tous points, et, par conséquent, vous ne manquerez pas de m'accorder ce que je demande. Ma bonne vieille mère, qui ne vit et qui ne pense que pour moi, a chaussé fermement dans sa tête que nous formerions un couple. Je ne puis l'en dissuader, et je n'aurais, en réalité, pas le courage de la contrarier et de lui dire crûment en face : « Je ne veux pas ! » Je me soumettrai donc à sa volonté, et demanderai votre main dans toutes les formes. Vous, de votre côté, vous répondrez, en toute politesse et dans les termes les plus doux, par un refus, également dans toutes les formes, ce qui aura pour avantage de ne point mettre la brouille entre nos deux maisons, et ce qui nous permettra de rester les meilleurs amis du monde.

(La suite au prochain No)

L. Monnet. — S. Cuénoud.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE HOWARD ET DELISLE.